

L'ENFER DE MAICAO

A la frontière de la Colombie et du Venezuela, Maicao la dangereuse vit sale et heureuse.
Activité essentielle : la contrebande. Moteur de l'économie : les Libanais

Le flic colombien s'est planté au milieu de la route. Les jambes écartées et les bras levés ; il attend. Aïe ! premier contrôle. Derrière nous, Maicao, la plus grosse ville de contrebande de toute la Colombie. A l'intérieur du bus, une centaine de passagers s'écrasent les pieds et les côtes ; et les soutes à bagages débordent de marchandises illégales. « *Surcharge...* », accuse le policier sans même regarder le véhicule. Le chauffeur lui tend un billet de cent pesos. La main ouverte se referme. Et le bus redémarre.

Il reste encore cinq barrages à franchir. Une commerçante entreprend de ramper sur la masse des voyageurs. Elle escalade une femme enceinte, piétine un vieillard congestionné et progresse la main tendue : « *Pour la patrouille, s'il vous plaît.* » Les passagers soupèsent du regard leurs bagages, poussent un gros soupir et ouvrent leur porte-monnaie. La douane est toujours plus chère que la police. Au fil des barrages, les bonnes volontés s'épuisent ; plus personne ne veut payer. On décide d'envoyer quelques éclaireurs en avant. Une heure plus tard, ils sont de retour. Effondrés. Le barrage est en place et les douaniers sont particulièrement sévères. Trop cher ? Alors, chacun pour soi ! On débarque les sacs de farine, les bidons d'huile, l'alcool et les chaînes hi-fi. Leurs marchandises sous le bras, les passagers arrêtent une Jeep, un tracteur ou... un camion de militaires et partent — crânement — tenter leur

chance. Acrobatie pluriquotidienne. Neuf compagnies d'autobus, cent départs en vingt-quatre heures, un aéroport et quatorze vols hebdomadaires : de 20 000 à 30 000 personnes transitent chaque jour à Maicao.

Mettons bien le point sur le *i* ; Maicao ne fait que rimer avec l'asiatique Macao. Ici, on ne joue pas, Señor ! On compte. Pelotonnée contre la frontière du Venezuela, la ville s'inscrit à la base d'un doigt de la carte et du destin pointé vers la mer des Caraïbes à l'extrême nord du continent sud-américain. Un désert de sable et de cactus parcouru par les Guajiros, Indiens à l'âme farouche et au visage peint en bleu. Ils ont donné leur nom — la *Guajira* — à cette bande de terre brûlée qui sommeille le jour mais se réveille la nuit. Quand la pleine lune éclaire les criques de la côte, on peut deviner l'étrange chassé-croisé des bateaux de pêche qui chargent la marijuana colombienne et déchargent les marchandises du monde entier.

Encore huit heures de route et les camions arrivent à Maicao. 70 000 habitants, 1 600 magasins ; Maicao n'est plus une ville mais un hypermarché de luxe à ciel ouvert. La Colombie a les extrémités sensibles : au sud du pays, au cœur de l'Amazonie et du trafic de cocaïne, l'autre ville de, Leticia, porte un nom de jeune fille, affecte des airs de vieille dame et se comporte comme une putain. Mais ici, à l'extrême nord. Maicao n'a pas ses pudeurs ; elle se vend sur le pas de la porte, au premier venu

et à des prix subventionnés par le Diable. La bouteille de whisky écossais coûte moins de 35 francs ; les plus grands parfums français sont stockés, serrés comme de vulgaires paquets de lessive, et les chaînes miniatures haute fidélité — fabriquées et vendues 400 dollars à Miami — s'achètent ici 250 dollars avant d'être réexportées... vers les Etats-Unis.

Les cigarettes et l'alcool arrivent de Panama, les voitures et les denrées alimentaires du Venezuela, l'électroménager d'Asie ; Maicao commerce avec les ports francs des Caraïbes, l'Europe, Taiwan et le Japon. « *Notre ville oubliée de la Colombie est connue dans le monde entier* », ironise le maire, Oscar Vergara Ramos, en avalant son quatrième gobelet de cannelle chaude. Derrière son bureau écrasé par un immense tableau pompier à la gloire de Bolivar, le maire a une petite grimace : « *Nous avons un problème... de croissance informelle.* »

Croissance informelle ? Doux euphémisme pour définir un immense foutoir. Ici, on vit sans rues asphaltées, sans nettoyage public, sans abattoir et avec un « hôpital » tragique. Maicao regorge de champagne mais n'a pas l'eau courante, vend des appareils vidéo mais vient tout juste d'obtenir l'électricité, se saoule des parfums les plus rares mais respire l'ordure. Le va-et-vient des camions soulève la poussière de la ville et les pluies la transforment en un vaste égout. Maicao est un cloaque. Qu'importe ! Le soir, à la lumière des lampes électriques, quand

UNE VILLE QUI MANQUE DE TOUT MAIS TRANSPIRE LE FRIC





DES VIGILES PRIVÉS MONTENT LA GARDE DEVANT LES MAGASINS

la ville se penche sur ses mares d'eau noirâtres, elle rit de se voir si laide en ce miroir. Maicao manque de tout mais transpire le fric.

Des chiffres? Pas question. A Maicao, les banquiers sérieux se taisent. Mais le 3 octobre dernier, lors du congrès national des commerçants réuni au centre du pays, l'assemblée a eu un haut-le-cœur en écoutant le rapporteur présenter le bilan de la contrebande en Colombie. Valeur estimée: 140 milliards de pesos en 1985. Pour l'industrie colombienne, un manque à gagner de 35 milliards de pesos en cigarettes, 10 en textiles, 30 en produits alimentaires, 45 en produits électroménagers, chimiques voire sidérurgiques! En un an, le volume de la contrebande est passé de 12 % en moyenne à 18 % de l'ensemble des importations du pays. La zone frontière du Venezuela a aspiré 60 millions d'œufs, 3 millions de litres de lait, 6 millions de litres d'huile de table, 5 300 tonnes de poulet et 27 000 tonnes d'aliments concentrés. Fléau national. En tête des fauteurs de troubles, Maicao occuperait plus du tiers du

« marché ». « *Allahou akbar.* » Tiens! la voix du muezzin qui appelle du haut du minaret les fidèles musulmans à la prière... Au début, on croit à une hallucination auditive. Bien sûr, il y a ces étranges noms de magasins: El Rey Hamzi, les Pyramides, Abu Walid, la Maison libanaise, Hamzeh. Pourtant nous sommes bien à Maicao, en Colombie et... « *Allahou akbar.* ». A nouveau le cri. Une mosquée!

« *Et nous allons en construire une deuxième bientôt, explique Talel, pour être à la hauteur de notre école coranique qui compte déjà cinq cents élèves.* » Talel a les yeux bleus, parle l'espagnol, le français et l'arabe et affiche une exquise courtoisie: un Libanais sunnite né dans la vallée de la Bekaa « *comme la plupart des commerçants de Maicao.* ». Il dit vrai. Les 15 000 « *Turcos* » — comme on les surnomme ici — sont venus il y a vingt ans comme ouvriers agricoles. Ils ont épousé des Colombiennes, appris la langue du pays et ouvert leur première boutique. Aujourd'hui, la communauté libanaise tient 70 % du commerce de la ville. Talel

partage sont temps entre Maicao, la zone libre de Panama et irrigue la Colombie de parfums français. Dans son arrière-boutique, le colt posé sur le bureau, il offre le café et quelques échantillons des produits fabriqués par la société mère installée au sommet de l'immeuble du Lido, sur les Champs-Élysées. Talel est un commerçant serein. Mais à quel prix! « *Ici, les faibles n'ont pas leur place* », assure le patron de l'hôtel Las Monjas (« les Religieuses »). Un colt à crose de nacre passé dans la ceinture de son pantalon, il surveille le déchargement d'un camion d'œufs. L'espace coûte cher à Maicao. Une chambre vide accueillera les caisses d'œufs le temps d'une nuit de location. L'hôtelier — un chrétien libanais — ne se sépare jamais de son arme. Attaques à main armée, cambriolages, prises d'otage, vengeances... Maicao a du caractère. Les 200 policiers n'y suffisent pas et 400 vigiles privés montent la garde devant les magasins, le doigt sur la détente de leur fusil.

« *La ville devient folle* », se lamente le vice-président des commerçants. L'homme parle en agitant ses doigts ornés de rubis et de saphirs, sa montre Citizen, sa lourde chaîne en or et son insigne du Lyon's Club. Maicao lui



UN DES NOMBREUX COMMERCE LIBANAIS

donne beaucoup de soucis. « *N'importe quelle autorité peut saisir notre marchandise puisque rien n'est légal. Simplement toléré.* » Ah! Obtenir enfin le statut de ville franche, payer des impôts, être en règle avec la loi. Seulement? Non. « *Le statut permettrait de ne plus payer les sommes que nous devons payer aux personnes à qui nous devons les payer pour pouvoir travailler...* » Jolie périphrase. En clair, certains en ont assez d'acheter la conscience des fonctionnaires, des douaniers, de la police, de l'armée: « *Ils nous saignent.* » Maicao voudrait rester riche mais devenir, enfin, respectable.

A plus de cent kilomètres de la ville, une fois passés les derniers barrages de la douane, l'autobus a récupéré sur le bord de la route les groupes de passagers avec leurs marchandises sous le bras. Quand le bus, à nouveau bondé, a atteint deux heures plus tard le terminus, le chauffeur s'est étiré, soulagé. « *Bueno, Señor, tout s'est bien passé. On n'a même pas été attaqués par les pirates de la route.* »

JEAN-PAUL MARI